



Gallmeister





NATURE WRITING



TWISTED TREE



Kent Meyers

TWISTED
TREE

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Gallmeister



Titre original:
Twisted Tree

Copyright © 2009 by Kent Meyers
Published by arrangement with
Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2012
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-051-0
ISSN 1951-3976



À Zindie *et* Derek *et* Lauren *et* Jordan



Spectre solitaire est le spectre
Qui se présentera devant Dieu
W.B. YEATS



Joseph Valen arriva aux alentours de 1880 dans cette région qui allait devenir le comté de Wright, cependant l'auteur de cet ouvrage en ignore la date exacte. On le considère habituellement comme le premier colon blanc, en dehors des marchands ou des soldats, à avoir acquis un terrain et à y avoir bâti une maison. Tandis que les hommes se précipitaient vers les Black Hills en quête d'or, Joseph Valen voyait en la terre son avenir. C'est à lui, aux hommes et aux femmes comme lui, que nous devons notre existence actuelle.

BEATRICE CONWAY, *A Wright County History*
(Lone Tree, Brokenwing Press, 1999, p. 38.)

“Nous pensons qu’il s’agit du même homme. Les deux victimes étaient des femmes d’une maigreur extrême. Les os brisés. Nous consultons actuellement les dossiers de personnes disparues. Nous pensons qu’il peut y avoir d’autres victimes.”

CAPITAINE XAVIER HERNANDEZ,
Police de Spokane, “Le tueur de l’autoroute I-90 existe-t-il?”
Spokane Plain Dealer, 3 août 2003, A2.





L'élú

PLUS IL ROULE VITE, plus les bandes blanches de l'autoroute s'amincissent. Il pense, *Si j'allais encore plus vite, je pourrais les réduire à de simples fils*. Dans les films de science-fiction, il aime cet instant qui précède la distorsion spatiale, lorsque même les étoiles se meuvent en de fins rubans avant de disparaître. Les insectes se sont massés autour de lui, gavés de lumière, quand il a fait le plein de sa Continental à Chamberlain, juste au-dessus du Missouri. À présent, tandis qu'il accélère sur la bretelle d'insertion, ils filent dans la nuit comme des météorites et s'écrasent, énormes, contre son pare-brise. Il appuie sur l'accélérateur, la voiture rugit au changement de vitesse et il se sent plaqué de tout son poids contre le siège. Mais quand son indicateur atteint cent vingt-sept kilomètres/heure, il enclenche le régulateur de vitesse et se fond dans l'anonymat de la circulation ordinaire, enfreignant à peine la loi.

Le faisceau de ses phares se dilue en un bouillon dans le fossé, traversant l'herbe sèche et les brindilles cassantes. Arrivé au vaste lac de barrage, il disparaît dans le néant. Il imagine un homme sur un bateau au milieu de l'obscurité, qui aperçoit ses phares sur le pont : une main dans l'eau et la propagation noire des vaguelettes. Puis ses pneus cessent leur raffut, il a traversé le pont, passe aux abords d'Oacoma et de son immense bison en béton peint, dressé devant Al's Oasis. Un moustique bourdonne à son oreille. Il laisse le son s'élever dans les aigus, l'entend qui s'interrompt et attend la piqûre sur son lobe. Puis, sachant l'insecte prisonnier de sa goinfrerie, il lève la main et l'écrase sans précipitation. Il tend la paume près du tableau de bord : une trace de sang noirci dans le halo verdâtre, des pattes tordues et fines comme des cheveux,



des ailes brisées et transparentes. Il fouille dans sa poche arrière à la recherche d'un Kleenex, s'essuie la main d'un geste délicat et pense à son Ana* de Rapid City.

Il trouve ses Anas partout (leur nom : un soupir, une brise à travers les branches nues d'un arbre), mais son Ana de Missoula reste la meilleure et, depuis lors, il les rêve dans des librairies – leurs yeux noirs et vagues dans leurs orbites, sous des cheveux raides, leur velléité timide et polie de lui prêter assistance, et les titres colorés dansant sur le dos fin des livres tandis qu'il leur emboîte le pas dans la plus crue et la plus élégante des lumières. Il s'était rappelé (lorsqu'il avait suivi son Ana de Missoula) les traînées de couleurs au bout de ses doigts quand, enfant, il attrapait des papillons, ses traques si patientes, presque haletantes, tout l'été suspendu à attendre que son index et son pouce se referment en une étreinte, puis la lutte lointaine et membraneuse, les pattes faibles et confuses battant l'air. Lorsqu'il faisait rouler ses doigts, les ailes fines comme du papier se muaient en une poussière colorée. Il laissait tomber les créatures estropiées, observait le trait fin de leurs pattes semblables à des pompes mécaniques tandis qu'elles s'éloignaient en rampant. De haut en bas, les pattes battaient l'herbe bêtement, traînant des ailes en lambeaux. Ces papillons étaient si petits. Il essayait les taches de poussière sur son pantalon, puis son pantalon sur ses paumes, et ses paumes dans l'herbe jusqu'à ne plus savoir si les taches étaient effacées ou si elles avaient tout imprégné.

Les doigts de son Ana de Missoula s'étaient agités dans ses cheveux cassants quand elle s'était tournée vers lui un livre à la main, comme une offrande. Il avait fait la conversation, il est obligé de les attirer hors d'elles-mêmes, tant elles sont concentrées sur leur dieu dévastateur. Mais il en sait tellement sur elles – que ce soient les roses, l'origami, le footing ou, à Missoula, les coucous et leur mécanisme exquis, leur battement délicat, leur petit tic-tac

* Le mouvement pro-Ana rassemble les jeunes atteints de troubles du comportement alimentaire et met en avant l'anorexie non pas comme une maladie mentale mais comme un choix de vie. *Ana* est, dans ces groupes, la personnification de cette maladie. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

si bref qu'il n'a ni début ni fin. Le livre à la main, il avait parlé de tout cela à l'Ana de Missoula, enchantée qu'elle était de l'intérêt qu'il portait à ses centres d'intérêt, y voyant un pur hasard, le tout derrière les rayons où personne ne les observait, dans l'odeur d'encre, de papier et de café.

Ç'avait été mieux que tout, mais il ne le refera pas dans une librairie. Il refuse d'être dominé, serait-ce par lui-même. Il ne rendra pas les choses aussi prévisibles. Les Anas ne manquent pas. Il les trouvera en train de servir dans un restaurant, même celles-là, aussi transparentes que la vapeur s'échappant des assiettes qu'elles portent. Il imagine leurs bras fragiles se brisant sous le poids de la faïence, des carottes et de la purée. Il aime les interpeller – *Excusez-moi, mademoiselle* –, et lorsqu'elles se tournent vers lui, il porte une fourchette de pommes de terre à sa bouche et fait semblant de ne pouvoir parler, les hypnotise, sa fourchette dessinant de petits cercles dans le vide. Elles le regardent mâcher et avaler. Elles se sentent supérieures, fières, distantes. Mais il les connaît : de petits oiseaux qui viendront se percher sur sa main, tête timide et penchée, trébuchant sur leurs pattes fragiles.



Quand il atteint Rapid City, il paie sa chambre d'hôtel en liquide. Le lendemain matin, il se rend chez un prêteur sur gages. Sur le trottoir, il pose la main sur la porte, penche la tête en avant, prend une longue inspiration, puis tire la poignée et entre. Le propriétaire, accoudé au comptoir en verre où scintillent des centaines de bagues, le dévisage. Il lui dit qu'il collectionne les objets du Far West, qu'il cherche tout ce qui a rapport avec les ranchs et le rodéo. Le propriétaire grogne. Les gens m'apportent pas des vieux fers à marquer, dit-il. Si vous voulez voir ce genre de trucs, faut aller jusqu'au Wall Drug.

Pour le rodéo, répète-t-il. Et pour le rodéo ?

Le propriétaire tend les mains en un geste d'impuissance. Mais il le voit très bien : l'homme s'en souvient. L'a-t-il déjà vendue ? Non – elle est là et il ne veut pas la vendre. Mais pourquoi s'en soucie-t-il ? L'espace d'un instant, le monde chancelle. Puis il voit les yeux du propriétaire se poser sur le mur.

Je vais faire un tour dans le magasin, dit-il.

Et effectivement, il la trouve, cachée derrière deux sacs de golf poussiéreux, pendue à un crochet bas sur un panneau de bois. Il la soulève : une boucle de ceinture criarde où sont gravés, en simili argent, les mots PREMIÈRE PLACE, BARREL RACING*. Il suit les lettres du bout des doigts, puis pose la boucle sur le comptoir.

C'est parfait, déclare-t-il. Exactement ce que je cherchais.

Il paie le prix demandé, puis exige une facture pour savourer la victoire d'avoir trouvé l'objet malgré les réticences du propriétaire. Avant de remonter dans sa voiture, il écarte les doigts et laisse le vent emporter la facture.

Cet après-midi-là, il roule jusqu'au centre commercial de Rushmore. Dans la boutique où elle travaille, il la repère, avec ses cheveux courts, son chemisier informe qui pend sur la tranche de ses épaules pareil aux vêtements accrochés aux cintres métalliques autour d'elle. Il l'observe de loin. Ç'avait été si difficile de l'attirer. Il l'avait sentie aux aguets, une Ana vierge, refoulée, et il avait lentement martelé ses questions.

Quand il avait découvert les sites pro-Ana, il avait aimé la façon dont ceux-ci protégeaient leurs Anas du monde extérieur. Il avait entendu Paul, Jérôme, les Pères du Désert : les épines dans la chair. Il avait compris. Il s'était mis à errer dans un désert entre transcendance et honte, prophète sur une terre de chardons et de miel où le vent portait la parole des Anas. Le sacrifice comme passion, les saints élevés par le renoncement. Il avait compris. Il avait tout compris : plus elles contrôlaient leur chair et sculptaient leur corps, et plus leurs os irréductibles émergeaient pour les humilier. Les os ne peuvent être amincis, ni changés. Les os ne peuvent que devenir (il le sait) plus fragiles : mandibule, clavicule ; radius, cubitus ; tibia, péroné ; fémur, humérus – des noms liquides et chantants pour des choses si cassantes. Et, meilleurs d'entre tous, les omoplates s'élevant sous la peau, créant des monts lumineux, des havres ombragés.

* Le *barrel racing* (course de barils) est une épreuve de rodéo dans laquelle les cavaliers doivent chevaucher le plus rapidement possible autour de trois barils disposés en triangle.

Il circule entre les portants de vêtements, frôle les tissus, les poils de ses bras hérissés par l'électricité statique, et tandis qu'elle recule tel un cygne devant lui, il se sent immense, énorme, surplombant les robes fluides devenues bancs nuageux. Puis elle se ressaisit, fait quelques pas vers lui sur ses fines chevilles (il voit ses torses saillir sous ses chaussettes) et l'intercepte. Il imagine l'os naviculaire de son pied, le poids à peine perceptible qu'elle y imprime. Il prend conscience de l'indentation de sa ceinture dans sa chair moite.

Je peux vous aider? demande-t-elle.

Ses premiers mots prononcés à haute voix. Un instant sacré. Il en est anéanti. Émerveillé et charmé. Il ne répond pas, il retient la forme de ces mots, leur texture, leur intonation, leur volume. Il les accrochera dans sa mémoire, les y gardera pour l'éternité.

Pour cette Ana, il est Mary, pour d'autres il a déjà été Emily, Josephine ou Edwina. Les avatars prennent forme au fil des conversations, enracinés et entrelacés dans les besoins individuels de chaque Ana, jusqu'à émerger entiers, comme révélés. Il les adore. Ils le surprennent. Ils sont les avatars des Anas autant que les siens. Edwina était malicieuse, d'un autre monde, une Ana étrangère et exotique, mais Mary est tranquille et discrète, Mary a vécu son Ana pendant des années, devenant sage et sereine, un guide prêt à lui montrer les possibles. Il avait attribué à Mary quelques cheveux blancs. Quelques rides. Mais il l'avait gardée belle. Rayonnante. Il aime la manipulation, la liberté de présenter un visage qui n'existe pas, puis de le durcir jusqu'à la vérité – l'irrévocable choix du ENTRÉE, le mystère du ENVOYER, le jugement salvateur du SAUVEGARDER. Dans les quartiers résidentiels, il trouve des réseaux de particuliers mal protégés et il lance un programme qui envoie les messages à une douzaine de serveurs différents dans un ordre aléatoire. Assis, ses doigts pianotant dans le calme nocturne derrière les vitres teintées de la Continental, il imagine les mots pulsant à travers leur obscurité électronique, se cognant contre les rails de l'Internet avant d'atterrir sur son écran, une lumière douce et minuscule devant ses yeux.

Il avait fallu quatre mois à Mary pour asseoir son emprise sur cette Ana. Celle-ci avait une amie du nom de Laura Morrison qu'elle refusait d'abandonner. C'était toujours, *Mais Laura dit*, à tout ce que Mary prônait. Il devait garder son objectif en tête, projeter sa sagesse, rester poétique. Il devait montrer à cette Ana ce qu'elle ne savait pas encore : la fascination devant ce qu'elle était réellement, ses mers intérieures, les horizons au-delà desquels le *Ça* se dévoile. Le *Qui* se dévoile. Le *Quoi*. Tourner et tourner : vers l'intérieur, vers la grandeur, plus petit, plus petit vers l'infini, le cœur noir s'éclaircissant, grandissant. À travers, à travers, à travers. Puis la révélation, le bouleversement, l'ouverture : l'être d'Ana, le *Je*.

Qu'est-ce que Laura sait de l'Ana ? écrivit Mary. *Oh, Hayley Jo, ne vois-tu pas ? Tu deviens quelqu'un d'autre, à travers l'Ana. Un être neuf. Bien sûr que Laura en souffre. Elle ne comprend pas. Mais tu ne peux pas te permettre d'être tirée en arrière, ni par ton corps, ni par tes amies. Tu vas vers l'intérieur, vers un endroit que tu sens déjà. N'est-ce pas ? Ne le sens-tu pas déjà ?*

Il sentait les mots s'enrouler autour de cette Ana comme des bras s'élevant au-dessus d'elle, à travers elle. Les limites de son propre corps se dissolvaient, perdaient consistance. Il envoya. Finalement, Laura fut défaite. L'Ana effaça toute trace de Laura sur son profil. Comme de la farine, soufflée. Envolée. Et lorsqu'elle confirma le tout en sacrifiant sa boucle de ceinture de rodéo (*Il le faut*, écrivit Mary. *Ta vie d'avant n'est plus*), ce soir-là, il mangea un bon repas et s'offrit une bouteille de vin, raconta à la serveuse qu'il allait rencontrer un vieil ami le lendemain (il tripota son verre, observa le visage vide et indifférent de la serveuse, l'imagina changer en apprenant qui il était) et il reprit l'autoroute I-90, les panneaux vert et blanc indiquant tous ces ailleurs, ces villes boursoufflées apparaissant au loin comme des objets posés sur un tapis roulant pour disparaître derrière lui : Rochester, Albert Lea, Blue Earth, Jackson, Worthington, Windom, Luverne, Sioux Falls, Mitchell, Kimball, Chamberlain (et ses insectes météorites), Presho, Vivian, Draper, Murdo, Frontier Village (avec sa silhouette squelettique de dinosaure tenu en laisse, et

l'homme maigre à l'autre bout), Okaton (abandonnée, rongée), Kadoka (et quelque part au-delà, Twisted Tree, la ville natale de son Ana, et plus loin encore, Wounded Knee où les mitrailleuses Hotchkiss s'étaient enflammées, il l'avait lu, aucun endroit n'est trop petit pour la gloire, où une arme automatique avait été pointée pour la première fois sur des civils, précurseur de Ludlow, Jallianwala Bagh, Izalco, Guernica, Babi Yar, No Gun Ri, My Lai, Tlatelolco, Tienanmen, toutes contenues, toutes imaginées dans cette minuscule Wounded Knee), puis Wall (encore un dinosaure), Wasta, New Underwood, Box Elder, Rapid City.

Oui.

Il savoure ses propres mots qu'il lui adresse, la façon dont son souffle s'échappe pour les prononcer, la façon dont il les connecte, la façon dont les yeux de l'Ana se détournent légèrement lorsqu'ils atteignent son oreille.

Oui, répète-t-il. Votre assistance n'est pas de refus. C'est l'anniversaire de ma fille, cette semaine. Elle a votre âge, à peu près. Même taille que vous. Et...

Il lève les mains, joue l'incertitude avec justesse, la légère impuissance. Il scrute les vêtements autour de lui; il semble perdu en haute mer.

Que portent les jeunes femmes de nos jours? soupire-t-il.

Elle sourit presque. Ensemble, ils longent les rayonnages, soulèvent des robes, se demandent si sa fille non existante, celle qui les unit, aimerait tel ou tel style. Il dit qu'il possède un petit ranch près de Newell (comme Internet s'avère utile: il évoque le lit asséché des rivières, des collines bien précises), puis il parle de ses chevaux.

Ma fille monte depuis qu'elle est grande comme ça, dit-il. La première chose que je lui ai apprise quand elle a grimpé sur un cheval, c'était: *Observe ses oreilles*. Les chevaux communiquent leurs intentions en agitant leurs oreilles.

Il y arrive enfin: précipitation, submersion, absorption. Il pourrait être une centaine de personnes, un millier. Parfois, il a l'impression de ne rien inventer. C'est ce qu'il est. Il n'y a pas de choix à faire. C'est comme diviser son être et ne plus savoir quel

toi est bien toi. Une amibe – non : un métamorphe, un dieu. Les langues de feu, les *Métamorphoses*.

C'est totalement vrai, dit la fille.

Elle s'immobilise. Comme à Missoula, quand il avait parlé du mécanisme à l'intérieur d'un coucou, de la manière dont le temps émet un cliquetis boisé en eux, et l'Ana de Missoula avait été sienne. Vous pouvez ouvrir leur passé comme une enveloppe et le déplier comme une lettre. Les oreilles des chevaux : le plus petit des détails, il répète ce qu'elle a dit à Mary. Elle en oublie la robe d'été qu'elle lui montrait. La robe pend, informe, devant elle. Il s' imagine l'acheter et, quand tout sera terminé, l'abandonner dans le parc d'une petite ville quelconque. Il lui prend la robe des mains, remarque ses doigts qui se détendent pour lâcher le tissu, ses ongles reflétant de petites demi-lunes lumineuses comme des perles fatiguées. Il sent le poids nu de la robe entre ses mains tandis qu'elle glisse vers lui, l'ourlet flottant derrière elle, à la traîne, et qui finit par s'enrouler autour de ses genoux.

Vous montez à cheval ? demande-t-il.

Je montais.

Ça vous plaît ?

Elle acquiesce.

Pourquoi avez-vous arrêté ?

Mets tout ça derrière toi, avait dit Mary. C'est comme traquer un animal, se trouver juste à côté de lui sans qu'il soit conscient de votre présence, ou comme jouer au poker et avoir une main imbattable sans que personne soit au courant. La tension est à peine supportable.

Les os de ses épaules roulent sous son chemisier.

J'ai déménagé, répond-elle. Ma salle de bains est trop petite.

Hein ?

Pour y mettre un cheval. Ça serait compliqué pour prendre une douche.

C'est si inopiné, il éclate de rire. Mais il est anéanti, aussi, il ne se serait jamais attendu à une telle réponse de sa part, et quand il repense à son *Hein ?* stupide, il a le sentiment de perdre le contrôle.

Eh bien, dit-il pour tenter de le regagner. Les chevaux ont besoin d'espace. C'est affreux, un cheval enfermé.

Ouais.

Tous ces muscles. Cette chair ? Quels animaux magnifiques.

Il veut s'assurer qu'elle vacille encore au plus profond d'elle-même. Il continue, laissant sa déclaration décanter en elle. Il soulève la robe et déclare : Je pense que ça fera l'affaire. Elle ne pourra pas monter avec, mais bon.

Puis, alors qu'il voit onduler l'ourlet de la robe, son esprit fantasque l'emporte soudain. Plus tard, il cédera au dégoût : *Espèce de gros imbécile, contrôle-toi. Quand est-ce que tu vas enfin apprendre ? Tu es si bête.* Mais en cet instant, la robe emplit son champ de vision, il pense à nouveau à l'abandonner, il oublie où il est, l'imagine trempée par la rosée, découverte par un homme promenant son chien, un labrador, oui, brillant dans sa noirceur, l'homme et le chien surplombent la robe qu'il a jetée : le chien noir brillant, la robe humide brillante, l'herbe brillante, et l'homme, si pâle de convoitise qu'il n'existe plus qu'en deux dimensions à force d'imaginer la fille dont le corps aurait empli ce tissu diaphane. Il lève les yeux, cet homme, pense à l'amant pour qui la fille se sera dévêtue, à la façon dont ils se sont allongés dans l'herbe au milieu de l'obscurité, la lune argentée sur sa peau (les ombres entre ses côtes) que l'herbe striait de lignes végétales incohérentes. Puis d'autres histoires coulent en cascade (tant de mondes contenus) dans l'esprit de cet homme imaginaire : un viol, ou la chute fortuite d'un sac tandis qu'elle roulait à vélo en fredonnant, au retour de ses courses. L'homme hoche la tête pour chasser son désir, et seul le chien qui renifle la robe sait qu'aucun corps ne l'a jamais remplie. (À lui, à lui, à lui : l'homme et le chien qui n'existent pas, et la fille doublement irréaliste, et ce qu'ils savent, et ce qu'ils ne savent pas, tout est à lui.) L'homme poursuit son chemin, perturbé, entraîné malgré lui en zigzag, le bras tendu, scrutant entre les arbres en bordure du parc, il se voit à présent en sauveur – trouvant la fille, lui offrant son manteau pour la couvrir : sa gratitude. Il jette un dernier coup d'œil à la robe. Le chien renifle un emballage vide de barre chocolatée.

Ils sont beaux.

Il saisit tout juste au vol les paroles de l'Ana, son regard flotte à sa recherche, le magasin tourbillonne, des vagues colorées fusionnent et prennent forme. Est-elle nostalgique? Philosophe? Quoi? Il est furieux après l'homme et son chien. L'hypocrite! Faire semblant de vouloir aider la fille! Il lutte pour retrouver le contrôle, essaie de reprendre le fil de leur conversation. Il fixe les bottes de cow-boy à ses pieds pour éviter que l'Ana ne voie son visage. Il finit par se rappeler qui il est et ce dont ils parlaient.

Quand il relève les yeux, l'Ana semble s'être fondue dans le portant de robes, son visage pareil à celui d'un mannequin, immobile et rêveur. Il coche les diverses pensées qui pourraient traverser l'esprit de l'Ana comme il le faisait avant une interrogation écrite à l'école primaire. À chaque croix inscrite, il sent s'affermir le contrôle qu'il exerce sur les choses: le ranch qu'elle a quitté pour venir ici, la rivière – Red Medicine Creek – qui le borde; le barrel racing; la pêche avec le fils du voisin; son père, l'éleveur de bisons. *Mon père est tellement passionné par ses bisons, avait-elle dit à Mary. Bon, d'accord. Enfin, si c'est son truc. Mais il ne pense jamais à rien d'autre.* ☉ *Comme s'il allait sauver le monde en élevant des bisons? lol, c'est ça, ouais!*

Son esprit contient tant de choses.

En parlant d'être enfermé, dit-il, j'ai conduit toute la journée. Et cet endroit – d'un geste de la tête, il indique le magasin autour de lui –, ça me rend claustrophobe.

Memorial Park n'est pas loin d'ici. Vous pourriez aller vous y promener.

Parfait – elle le suggère d'elle-même. Il lui jette un regard interrogateur et elle s'empresse de continuer, comme si elle était payée pour promouvoir les attractions du parc: Vous y verrez le mur de Berlin. Un bout, du moins. C'est sympa. Le parc, je veux dire. Le mur, c'est rien qu'un morceau de béton.

Le mur de Berlin? demande-t-il.

Les mots lui échappent. Il ne peut pas les retenir. Il vient à peine de se ressaisir. Et voilà, de nouveau quelque chose

d'imprévu. Son estomac se retourne. Il aimerait faire un sans-faute, au moins une fois.

Mais il se corrige. Attendez, dit-il. Ma femme et moi, on est venus ici, il y a quelques années. Je ne savais pas que c'était le mur de Berlin, ce truc. On aurait dit un tas de gravats. Je pensais que c'était de l'art.

Génial. C'est comme de rouler à vélo sur un muret, d'avancer en prenant toujours plus de vitesse et de risques car il est plus dangereux de ralentir.

Eh bien, dit-elle, c'était ça.

Pas besoin de le revoir, alors, réplique-t-il. Mais vous savez, j'aimerais bien retourner au parc des dinosaures. J'y avais amené ma fille, il y a longtemps. Quand elle était encore...

Il fait une pause, nostalgique.

Elle adorait ces dinosaures, dit-il.

L'Ana se passe un doigt sur le front, glisse une mèche derrière son oreille bien que ses cheveux soient trop courts pour tenir et qu'ils retombent contre sa tempe. Il s'enorgueillit de le remarquer. Tous ces petits indices.

On y allait, nous aussi, dit-elle. Nos voisins avaient un fils de mon âge. Notre préféré, c'était le tricératops. On faisait semblant de galoper sur son dos.

Ma fille adorait le tricératops. Mais vous savez ce qu'elle aimait par-dessus tout? Le grand arbre. Celui avec des racines comme des doigts. Elle s'y asseyait et s'imaginait qu'une immense main la tenait.

Je me suis assise sur ces racines, moi aussi!

Elle en avait parlé à Mary. Trop de coïncidences devraient éveiller les soupçons, mais ça ne marche jamais ainsi. Les gens insistent pour y donner du sens: les étoiles filantes, les jeux de dés, n'importe quel genre de hasard. Cela rend tant de choses possibles. Elle laisse pendre ses bras le long de son corps: ouverte, tranquille, dans l'expectative. Il poursuit.

Ah oui? Je suppose que tous les gamins sont pareils. Elle était comme une graine de chardon. Je la regardais et je me disais qu'elle risquait de s'envoler. Je devais me retenir pour ne pas m'accrocher à elle.

Et ce n'est plus la fillette inventée qu'il voit, petite et saine et barbouillée de terre, mais cette Ana, cette pré-Ana, une enfant serrée entre les racines d'un arbre, c'est lui qui la regarde, qui la protège. Le mépris, aussi frais qu'une limonade et presque aussi délicieux, pétille en lui, dirigé à l'encontre de ce père qui n'a pas été aussi attentif qu'il l'aurait dû.

Son visage est aussi fin qu'un rai de lumière sur la tranche d'un éclat de verre, et presque aussi abrupt. Elle se souvient, il le sait, elle se rappelle la petite fille cramponnée à une créature à trois cornes lancée en pleine course. Les vents ont tous un nom, mistral, harmattan, haboob, chinook, barber, diablo, la main s'est entrouverte, la fillette volette au gré des courants.

Elle a grandi et elle a quitté la maison, dit-il. Et je ne sais même plus comment retrouver le parc.

C'est nostalgique, triste, et elle veut tant lui venir en aide. Un homme pourrait répandre le bonheur rien qu'en arpentant la terre et en demandant son chemin. Elle s'anime : Longez deux, non, trois pâtés de maisons. Bref, la rue s'appelle Skyline Drive. Il y a des panneaux avec des brontosures dessus.

Mais il mélange la gauche et la droite, le nord et l'est, jusqu'à la perdre elle aussi, puis elle s'interrompt et regarde autour d'elle cherchant quelqu'un qui pourrait lui indiquer le chemin à son tour. Il hoche la tête et lève les mains, son cœur aussi froid qu'une feuille morte métallique dans sa poitrine.

Ce n'est pas grave, dit-il. Merci de votre aide. Mais vous avez du travail.

Elle reste pourtant à ses côtés. Ça y est : elle a besoin qu'il retrouve l'arbre et le souvenir de sa fille.

Ce n'est pas compliqué, dit-elle. Vraiment pas. Bon, voyons – vous faites demi-tour...

Il hoche la tête et agite la robe en signe de capitulation.

Je suis sûr que c'est simple comme bonjour quand on a grandi dans le coin, dit-il.

Je n'ai pas grandi dans le coin.

Ah non ? Et vous avez grandi où ?

À Twisted Tree.

Twisted Tree? C'est vrai? Je connais un éleveur, là-bas. Il s'appelle Mattingly.

Richard Mattingly?

C'est ça. Je l'ai rencontré à une foire agricole, il y a quelques années. Un bon gars.

Wouah. Son fils – Clay –, c'est lui, celui qui venait avec moi au parc des dinosaures.

Comme les coïncidences s'additionnent aisément et finissent par sembler naturelles. S'il n'en fait pas trop, s'il la laisse approcher.

C'est fou, dit-il. Mais vous savez, je ferais mieux d'y aller. Je vous fais perdre votre temps. Je ne voudrais pas vous causer des problèmes auprès de votre responsable de rayon.

Il sait à quel point elle déteste sa responsable de rayon, Reva, c'est son nom, et *Reva, c'est la Méchante Sorcière, je te jure, elle te chronomètre quand tu vas aux toilettes. Et les vêtements. Si tu ne les accroches pas parfaitement, on croirait que le monde vient de s'écrouler.* ☹

Ça m'est égal, ce que pense ma responsable, dit-elle.

Le nœud. Les liens. Les fils de sa vie qu'il a enroulés. Il la laisse les resserrer, la laisse tirer sur les boucles.

Mais bon, il faut que j'y aille, dit-il. Je suis les brontosaures, c'est ça?

Il attend, lui laisse le temps. C'est plus facile quand elles y pensent d'elles-mêmes.

Vous savez quoi? lance-t-elle. Je finis dans un quart d'heure. Je pourrais juste, comment dire, vous *montrer* le chemin.

D'une manière ou d'une autre, il trouvera une solution. Il lui est arrivé d'attendre devant des appartements dans l'obscurité. Mais c'est tellement plus excitant ainsi, quand tout ce qu'il sait, même l'heure exacte, a son importance. Ils dansent. Approche et recul, un pas en avant, un en arrière. Il l'a rendue heureuse de sa propre générosité et ils valsent lentement, ils évoluent ensemble, jusqu'à leurs respirations (il l'imagine) qui se répondent l'une l'autre.

C'est gentil à vous, dit-il. Mais ce n'est pas nécessaire.

Mais j'aimerais revoir le parc, moi aussi. Maintenant que j'y pense.

Il soulève la robe d'été, pensif, dubitatif, puis finit par céder.

Un quart d'heure, hein ? Eh bien, pourquoi pas ? Ma femme veut que j'achète quelques articles de cuisine. Je peux faire mes courses et vous rejoindre. Devant cette entrée ? J'ai une grande Continental bleue. Je peux vous ramener ici ou vous redéposer n'importe où, après.

Elle hésite. Il rattrape le coup si habilement qu'il ne marque aucune hésitation.

Ou vous pouvez prendre votre propre voiture, et je vous suivrai. Je dois repasser par ici de toute façon, mais...

Sa phrase reste en suspens, il balance entre honte et aisance, chagrin et acceptation. Puis le silence, sans se détourner, laissant trembler l'instant qui s'étire entre eux.

À vrai dire, ça n'a aucune importance.

Elle lui adresse un sourire d'excuse – d'avoir pu penser à se méfier de lui.

Vous êtes sûre ? demande-t-il. Parce que l'un comme l'autre...

Il sait qu'elle en sera rassurée. Elle acquiesce et sourit pour lui assurer que tout va bien.

Alors, d'accord. À tout de suite.

Dès qu'elle ne peut plus l'entendre, il relâche une explosion de gaz sulfureux, soulagement immense. Il jette un œil aux alentours puis bifurque dans une allée où se dressent de hautes piles de jeans pour hommes. Il aimerait garder la robe, qu'elle la porte, et poster ensuite une photo quelque part, pièce du puzzle éparpillé qui forme l'histoire et l'archéologie de tout ce qu'il est, si seulement les autres pouvaient en replacer les pièces. Mais c'est trop risqué. Arrière, arrière. Il ne cédera pas à la tentation. Avec respect, il plie la robe, soulève une pile de jeans et la dépose dessous, l'y glisse habilement.

Sa voiture est une véritable fournaise. Il voudrait ouvrir les portières et rester dehors le temps qu'elle se rafraîchisse, mais quelqu'un pourrait se souvenir de son visage, alors il monte et claque la portière. La transpiration jaillit de ses pores. Les gouttes s'assemblent, coulent, rampent sous ses vêtements telles des mouches, des tiques. Il essaie de se distraire en observant

les allées et venues des clients, mais ça ne l'aide pas. Il pourrait démarrer la voiture et mettre la climatisation en marche, mais il préfère se laisser glisser dans un dégoût pour son propre corps, le voir excréter et sécréter jusqu'à se retrouver dans un brouillard d'inconfort et de rage, les bottes de cow-boy raides lui pinçant les orteils. Lorsque la fille apparaît à la porte du magasin, il ne bouge pas. Elle jette un coup d'œil autour d'elle, il pense qu'elle va voir la Continental, mais son regard la survole sans s'y arrêter.

Il frappe le volant de sa paume avec une telle force qu'il y imprime une ecchymose. Il rejette la tête contre le dossier de son siège. Puis il ouvre la portière et sort. Il ne l'appelle pas, ne lui fait aucun signe, il attend juste qu'elle le voie avant de replonger dans l'habitacle et de l'observer se glisser entre les rangées de voitures, si mince qu'elle n'a pas besoin de tourner les hanches.

Sa colère se dissout. Il s'observe dans le rétroviseur, écarte une mèche de cheveux qui serpente sur son front, puis baisse la main pour effleurer le couteau dissimulé à côté du siège conducteur. L'Ana de Rochester était sortie pour lui annoncer qu'elle avait changé d'avis. Il déteste être obligé de se dévoiler avant d'être prêt. Cela gâche la sensation que lui procure l'avatar lorsqu'il s'éveille en lui, s'éveille au monde extérieur. Il avait dû presser le couteau contre la gorge de l'Ana de Rochester. C'était idiot, elle aurait pu hurler, mais il était furieux. Changer d'avis ? Après tout ce qu'il avait fait pour elle ?

L'Ana de Rapid City, encore à quelques voitures de lui, croise son regard à travers le pare-brise et lui adresse un sourire fatigué. Il relâche son étreinte autour du couteau, bouleversé de chagrin. Prêtres mayas soulevant des cœurs au sommet des pyramides, prêtres hawaïens soulevant des cadavres au-dessus des cratères, prêtres catholiques soulevant des coupes de sang : ç'a toujours été l'association solitaire du sang et de l'adoration, l'Ana n'y fait pas exception.

Sa mère lui répétait toujours qu'il devait apprendre le sacrifice. Il faisait semblant de renoncer aux bonbons pendant le Carême mais cachait des barres chocolatées sous son lit et faisait passer en douce les emballages vides dans ses livres d'école. Il les relâchait

dans le vent puis léchait les taches de chocolat sur les pages en y laissant de mornes traînées marron. Pendant les célébrations du chemin de croix, il sentait son poids peser sur les épaules du Christ: un homme n'ayant que la peau sur les os portant un gros gamin sur le dos. Il était le poids du péché que le Christ avait porté en haut de la colline, celui qui Lui avait fait plier les genoux, Lui avait fait mordre la poussière. Et pourtant, il avait continué à manger, à dissimuler, à mentir – triomphant et anéanti par la culpabilité.

Puis, un jour, il avait aperçu Karen Carpenter à la télévision. Aérienne, rayonnante, elle ne semblait guère assez forte pour soulever le micro et pourtant, elle s'était mise à chanter et il s'était senti tomber sous son emprise. Il avait détaillé ce corps squelettique d'où sortait la voix la plus plaintive et vibrante qu'il ait jamais entendue, et il s'en était trouvé bibliquement remué dans sa chair. Après cela, il avait suivi chacune de ses apparitions, l'avait regardée se faner, pressentant un grand événement, un martyr public, une sainte mince et ascétique de celles qu'il n'était jamais parvenu à imiter. Quand il avait découvert les sites pro-Ana, il avait eu sa révélation. Il était élu, appelé. Il voyait ce que nul autre ne pouvait voir: l'Ana comme une force, un dieu, universelle; le vitrail des écrans de téléviseurs retransmettait l'image de l'Ana, les femmes attendant aux caisses des supermarchés étaient Ses fidèles, traînant les pieds devant Ses iconographies étalées sur les couvertures des magazines. Il voyait l'Ana triomphante, combattante, évangélique dans Ses résurrections infinies qu'il apercevait partout, émaciées et belles comme le Christ, le tentant sans cesse par leur volonté féminine supérieure.

La fille ouvre la portière du côté passager et se glisse dans la voiture avant d'attacher sa ceinture. Un tel acte de foi et d'inconscience, minuscule et adorable – se protéger contre les aléas de la vie tandis qu'elle se tue à petit feu. Il s'en trouve excité.

Par où on va? demande-t-il.

Allez par là.

Elle lève l'index dans la lumière qui traverse le pare-brise avec violence: l'ongle translucide, les articulations gonflées. Il s'engage

dans la rue qui contourne le centre commercial et elle prend ses aises sur le siège. Au feu, elle lui indique la gauche.

Et maintenant, vous continuez tout droit, dit-elle.

Mais à l'entrée de l'autoroute, il engage la voiture sur la bretelle d'accès en direction de l'est, la force centrifuge la projetant loin de lui, contre la portière. Elle lève la main vers le tableau de bord, il sent ses yeux posés sur lui s'agrandir, il enfonce l'accélérateur pour prendre de la vitesse.

Non, dit-elle, plus perplexe qu'alarmée. Il fallait que vous restiez sur Haines.

Oh. J'ai cru que vous aviez dit...

Son larynx est un roseau sec dans le désert de sa gorge.

Prenez la sortie suivante. Vers LaCrosse.

Il ne ralentit même pas.

Elles réagissent toutes différemment. L'Ana de Bozeman s'était retournée sur son siège pour voir la rue qu'elle voulait prendre rapetisser dans la lunette arrière. L'Ana de Spokane l'avait frappé à l'épaule et à la tête jusqu'à ce qu'il fasse une embardée pour l'effrayer. L'Ana de Missoula – son adorable Ana de la librairie – l'avait supplié à plusieurs reprises d'une voix douce, comme les coucous qu'elle aimait tant. *Pitiépitié. Pitiépitié.* Son Ana de Rapid City baisse les yeux vers ses mains. C'est tout ce qu'elle fait; elle se tord les doigts sur ses cuisses, ne proteste pas, se contente de se tordre les doigts avant de demander enfin: Où est-ce que vous m'emmenez?

Ça l'excite, cette soumission.

Où tu veux aller, Hayley Jo, dit-il. Où tu as toujours voulu aller.

Chez moi?

Sa répartie est si plaintive et innocente qu'elle le transperce.

Oui. Je te ramène chez toi.

Un semi-remorque le double, empiète sur la ligne médiane. Il s'agrippe au volant, il déteste la sensation d'appel d'air qui attire la voiture, une force qu'il ne peut pas contrôler. Puis, à l'extrémité de son champ de vision, il la voit ouvrir la bouche, le visage tourné vers lui.

Comment vous connaissez mon nom? demande-t-elle, terrifiée.

Tu me connais, Hayjay.

Son prénom et son surnom, et pourtant, elle ne le reconnaît toujours pas. Elles ne le reconnaissent jamais. Sa mère passait souvent son bras autour de lui à l'église lorsqu'il s'agissait, comme si elle l'étreignait simplement, mais elle lui pinçait le ventre là où personne ne pouvait le voir et lui murmurait à l'oreille de se concentrer, que Dieu était là, juste là, en cet instant. Il avait appris à rester immobile et à faire comme si de rien n'était. Quand il s'apprêtait à aller au lit, il voyait les marques noires sur sa chair blanche et tendre, telles des étoiles difformes et en négatif qui ne formaient jamais de constellations ni de motifs particuliers.

Mais il est tellement plus avisé, à présent. Sa mère sentait la présence de Dieu seulement parce qu'Il était, après tout, invisible. Si Dieu lui était apparu – une boule de feu, un mendiant –, elle ne l'aurait pas reconnu. La foi est idiote : Dieu perdrait des fidèles s'Il se montrait. La preuve de Son existence sonnerait sa perte. Les Anas sont pareilles. Elles croient en Mary lorsqu'elle n'est que mots, points de lumière phosphorescente. Mais quand elle devient chair et sang, elles n'y croient pas. Et quand elles finissent par y croire – car elles y croient toujours, à la fin –, elle n'est plus Mary, les Anas ne la laissent pas être elle-même.

Les ruses et les mensonges de la foi : ce n'est jamais ni joie ni accueil chaleureux quand les Anas comprennent qui il est, ce n'est jamais le bonheur de rencontrer enfin leur amie. Elles voient ses mains bouffies, les poils sur ses articulations, son double menton, son crâne dégarni, elles sentent son odeur de vinaigre. Et elles se détournent. Il laisse monter sa colère.

On est bons amis, dit-il. Tu ne le sais pas ?

Le silence plane dans l'habitable tandis qu'ils passent en trombe aux abords de Box Elder, un ensemble de mobile-homes. Quand il avait vu ce nom pour la première fois sur une carte, il avait pensé à des insectes et il trouve maintenant que la ville ressemble à un nid. Un bruit de tonnerre le fait sursauter, la voiture tremble, il panique, pense que l'érou d'une de ses roues s'est détaché. Puis il voit une forme emplir le ciel – un bombardier B-1 de la base aérienne voisine les survole. Malgré lui, il fait virer la voiture dans

la direction opposée, vers le bas-côté, puis il se ressaisit et tord le cou pour observer en l'air à travers le pare-brise. L'avion réapparaît par la vitre de droite et s'éloigne en faisant un arc de cercle, tel un ange vengeur tout droit sorti de l'Apocalypse. Puis il n'est plus qu'une aiguille, un éclair, perdu dans une mission quelconque à travers les airs, et lui, il retrouve la route et la fille à ses côtés, les mains encore sur ses cuisses. Son maquillage est trop épais, il cache l'acné que lui cause l'inanition. Il la regarde avec tendresse. Ce besoin humain d'offrir un visage décent au monde extérieur – il a envie de la prendre dans ses bras. Il l'aime pour ce désir qu'elle éprouve de n'être qu'elle-même, parfaite, libérée de l'envie et du besoin – une BouddhaAna, une ChristAna –, ce désir d'avoir une seule et unique relation avec l'Ana, rien qu'avec l'Ana, d'atteindre l'indépendance, l'absence de limites, le nirvana, sculptée dans son mantra *Je*, immortelle, invisible (sauf les os), inaccessible, angélique (si seulement il n'y avait pas ces os), aérienne.

Les os irréductibles et la respiration qui, à elle seule, la retient au monde. On peut ralentir sa respiration, mais jamais l'arrêter. Personne, pas même les Anas, n'en est capable. À l'exception des véritables martyrs, des gnostiques et des Carpenter. Les autres, malgré leur foi et leurs airs supérieurs qui les poussent à détourner le regard devant lui, ont besoin d'un prêtre.

Tu ne sais pas qui je suis ? demande-t-il.

La fille est assise presque modestement tandis que la Continental fonce à travers les plaines qui s'étendent juste derrière la base militaire. Elle hoche la tête. Ses cheveux pareils à de la paille crissent contre son col.

Je ne vous ai jamais rencontré, dit-elle.

Elle regarde l'extrémité de son pouce frotter son genou. D'une faible voix de fillette qu'elle refuse d'entendre se muer en supplique, elle demande : Vous me ramenez vraiment chez moi ?

Oui. Chez toi.

Vous allez me tuer. Pas vrai ? Vous êtes le tueur de l'auto-route I-90.

Il en perd le souffle. Jamais aucune des Anas ne l'a dit comme cela. Elles supplient, crient, pleurent, se débattent – mais jamais

aucune ne l'a simplement décrit. Mary a passé tant de temps à lui parler et pourtant, il n'aurait jamais pensé qu'elle serait capable d'abandonner ses illusions aussi vite. Quand il lui répond, il a l'impression de respirer du sang, sa langue est épaisse, sa salive pâteuse.

Je suis venu t'aider. Te donner ce que tu veux.

Je ne veux pas...

Elle ne parvient pas à finir. Il est un peu déçu.

C'est ce que l'Ana veut, dit-il, sa voix devenue plus dure. Tu veux ce que l'Ana veut.

Elle porte la main à sa bouche. Ses yeux le dévisagent par-dessus les articulations, aussi grands que ceux des poupées qui s'ouvrent d'un coup lorsque vous les soulevez, ce système ingénieux qui les ferme quand la poupée est allongée et dort de son sommeil plastifié et qui les rouvre avec tant de gravité à son éveil plastifié, des yeux éternellement surpris comme des fleurs en éclosion permanente, ouverts en un clic, fermés en un clic. Plus jeune, il avait décapité une de ces poupées. Il essayait de la maintenir à l'inclinaison où les yeux resteraient mi-clos, il voulait voir cet air somnolent, mais l'équilibre était bien trop précaire, le moindre tremblement de sa main suffisait à ouvrir les yeux en grand ou à les fermer. Il avait arraché la tête et l'avait jetée contre le mur, tourbillonnante, les yeux ouverts et fermés, plafond mur sol plafond tournoyant jusqu'à ce que la tête heurte le Placoplâtre avec un *poc*. Elle le dévisage à présent avec ces yeux-là, la main sur la bouche.

Bonjour, Hayley Jo, dit-il. Il laisse sa voix prendre un registre aigu, tendre et féminin. C'est un vrai plaisir de te rencontrer enfin.

Elle hoche la tête, la main toujours levée.

Mais Mary est... Mary est...

Il sait ce qu'elle s'apprête à dire: *Mary est une femme*.

Mary est mon amie.

Il lui semble être une toupie chahutée par un chat. Il reste bouche bée, paralysé par la réponse anticipée désormais dépourvue de sens. Un simple mot et tout se tord et se contorsionne. Il voulait l'entendre dire: *une femme*. C'est ridicule – *mon amie* –,

comme si l'amitié ne pouvait être feinte. Pourquoi les choses ne peuvent-elles jamais être comme il le souhaite ? Il a envie de marteler le tableau de bord, de taper des pieds, et il inspire profondément pour reprendre le contrôle.

L'Ana est ta force, récite-t-il. Ton être véritable. Tu as couru avec l'Ana des kilomètres et des kilomètres. Est-ce que Laura est restée avec toi ? Non. Elle ne pouvait pas tenir la cadence. Si Laura veut que tu mettes un terme à ta relation avec l'Ana, c'est parce qu'elle est jalouse, elle n'est pas ton amie. Tu te souviens ?

Il cite Mary, les longues discussions assidues au sujet de Laura. Il quittait son clavier épuisé, comme émergeant d'une overdose. Ahuri, enragé, presque aveuglé, il se rendait dans un Dairy Queen et mangeait un bâtonnet de crème glacée, arrachant la couche de chocolat à coups de dents, suçotant l'intérieur mou, conspirant contre Laura, inventant des arguments. Un bruit sec le sortait de son état second et il voyait alors le bâtonnet brisé, un morceau dans chaque main. Il jetait un regard aux clients autour de lui, espérant ne pas avoir pesté à voix haute contre la loyauté pitoyable d'Ana et contre cette petite sorcière qui en était à l'origine.

Les mots de Mary atteignent leur but. Il le voit dans ses yeux. Il s'agite sur son siège.

Et tu as fini par larguer Laura, continue-t-il. Pour l'Ana.

Il ne veut pas la rabaisser – elle est son Ana, après tout –, mais il bombe légèrement le torse. Serait-ce trop demander qu'elle reconnaisse sa victoire ?

Quand elle ne répond pas, il poursuit, un peu boudeur : Tu es l'Ana. L'Ana, c'est toi. Tu as même vendu ta boucle de ceinture pour l'Ana.

Il s'attend à la voir ébahie à ce souvenir. Au lieu de cela, elle dit : Mais votre fille.

Il s'écroule. La Continental dévie vers la ligne médiane. Ses mots sont des coups de marteau explosant en mille morceaux le monde qu'il a créé, pulvérisant Mary. Il se sent tremblant et mis à nu. Comment est-elle au courant ? Il lève le coude droit comme pour la maintenir à distance.

Puis il comprend ce qu'elle a voulu dire : la fille dont il a parlé au magasin, pas sa fille à lui, celle de l'homme-qu'il-a-inventé, l'homme qu'il a déjà abandonné.

Espèce de pauvre conne ! s'écrie-t-il.

Il ne peut se retenir et frappe le volant, oublieux de sa main contusionnée, puis la frotte contre sa cuisse pour apaiser la douleur. À présent il va bien, à nouveau. Tout va bien.

Je suis désolé. Je ne veux pas qu'on se dispute. Je n'ai pas de fille. Je l'ai inventée.

En prononçant ces mots, il pense qu'elle sera impressionnée, mais elle dit : Vous m'avez menti ? Pour tout ? Le tricératops ? L'arbre ? C'étaient des *mensonges* ?

Plus tard, il se rendra compte qu'il aurait dû éclater de rire. Mais l'accusation est si profonde, si volontaire, qu'il se replie sur lui-même et s'appuie contre la portière.

Je n'ai pas menti. J'ai fait semblant. Faire semblant, c'est permis.

Elle ne réagit pas. Il se redresse mais son silence le gêne. Leur relation ne devrait pas prendre cette tournure.

Typique d'une femme, Mary, hein ? Elle te trahit à la première l'occasion.

Il aboie sévèrement. Mais elle ne sourit même pas.

Pourquoi ? demande-t-elle.

Il se détend. Elles posent toutes la question. Il fixe le voyant lumineux de l'huile en forme de théière, semblable à une lampe magique, à peine visible sous la vitre du tableau de bord. Puis il dit :

Parce que tu le veux, Hayjay. Parce que tu as besoin de mon aide.

Je ne veux pas...

Il est patient. Il ne dit rien.

Vous ne le ferez pas, dit-elle.

Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Il pourrait lui montrer les articles de journaux dans le coffre, la boucle de ceinture. Mais il les garde pour plus tard.

On est *amis*, dit-elle.

Et je t'aide. Comme devrait le faire un ami.

Elle hoche la tête.

Non. Non. Vous avez une âme.

Chaque fois qu'il pense avoir le contrôle de la conversation, elle trouve quelque chose pour le faire dérailler. Il lâche le volant et, l'espace d'un instant, ils sont tous les deux convaincus qu'il va lui asséner une claque du revers de la main. Elle se recroqueville contre la portière, si petite qu'elle semble se replier en elle-même comme un oiseau magique en origami qui, à peine sa forme aviaire finale achevée, d'un seul nouveau pli disparaît entièrement.

Il redevient maître de sa main, la force à agripper le volant.

Mondieumondieumondieumondieumondieu, déclame-t-il. J'ai connu une femme qui passait son temps à prier et qui n'a jamais vu Dieu. Et puis, elle est morte.

Il claque des doigts, mais l'effet n'est pas aussi dramatique qu'il l'aurait voulu, à peine audible, absorbé par le bruit de la route et les sifflements de l'air. Et parce que ce n'est pas assez dramatique pour replonger son esprit, en un claquement, dans son numéro cynique, il se souvient de sa mère dans son cercueil; comme elle paraissait petite, avalée par le taffetas, une sorte de poupée s'enfonçant loin de lui à jamais. S'il s'accroche au souvenir, il sait que le visage s'enfoncera plus profond, plus profond encore vers la blancheur, toujours plus petit: une tache, un pois, un point, un rien.

Terrifié, il crie à la fille: Si Dieu voulait te sauver, Il aurait buté la personne qui t'affamait! Mais c'est justement *toi!* Tu ne comprends pas? L'Ana joue le rôle de Dieu mieux que Dieu lui-même.

Le souvenir est chassé au loin, le laissant vide et épuisé, mais quand il repose les yeux sur la chaussée, une voiture de la police d'autoroute est garée dans un virage. Il ordonne presque à la fille de se baisser. Mais l'agent pourrait le remarquer. Personne ne sait encore qu'elle a disparu, ils ne dégagent rien d'inhabituel, il lui grogne de ne pas faire de geste ni de scène, et ils passent devant le véhicule. Les flics sont tellement stupides. Toutes les choses qu'il a postées sur le Net, tous les indices qu'il a laissés, et ils n'arrivent même pas à faire les rapprochements. Et le voilà

donc, l'homme le plus recherché de l'autoroute, et l'idiot dans sa voiture ne se préoccupe que de sa vitesse. Et elle – elle avait l'occasion de se sauver, mais elle n'a pas saisi sa chance. Elle est restée assise là. Elle a obéi.

Ils descendent la grande colline en direction de la Cheyenne River – une eau lente et peu profonde, la terre s'y émiette, tout en plis et en cassures. Il roule, ne sait pas combien de temps, plongé dans la morosité, puis il aperçoit une sortie. Il la prend, redevenu alerte, guette la police et s'assure que les portières sont bien verrouillées avant de s'arrêter au stop au bout de la bretelle et de s'engager dans le croisement, jetant un regard triomphant à la fille. Mais elle ne semble même pas envisager l'éventualité de sauter en marche, elle garde les yeux rivés sur ses cuisses, détachée. À nouveau maussade, il surveille la jauge d'essence. Il a fait le plein à Rapid City, il en aura assez. Il roule jusqu'à trouver un chemin de terre et, tandis que la voiture s'y engage, il s' imagine piloter un bateau. Lorsqu'il était jeune, il construisait des maquettes de navires et rêvait de voguer à travers le monde, voulait voir la phosphorescence nocturne de l'océan, les poissons lumineux s'élever au-dessus de l'eau.

Il s'oblige à revenir à la réalité, passe le bras par-dessus l'Ana et ouvre la boîte à gants. Des barres chocolatées y sont soigneusement empilées. Il en prend une et retire l'emballage, maniant le volant avec ses genoux. Il lui fait signe.

Sers-toi.

Elle fait non de la tête. C'est exactement ça ! Elle s'accroche à l'Ana. Son petit hochement condescendant et supérieur. Les actes valent toujours mieux que la parole.

Il chiffonne le papier d'emballage, baisse sa vitre et le jette dehors. Le papier disparaît dans la poussière derrière eux. Il remonte la vitre.

Tu me trouves gros ?

Elle refuse de se tourner vers lui. Comment ça ? demande-t-elle.

Ce n'est pas une question compliquée, Hayjay. Regarde-moi. Tu me trouves gros ?

Le visage squelettique l'observe, les os si apparents sous la peau. Il sait qu'elle va mentir, il se sent vulnérable et puissant, excité et dégradé. Elle attrape ses coudes anguleux de ses doigts maigres et se recroqueville. Il tend la main pour baisser la climatisation.

Non, dit-elle d'une voix craintive.

Je ne suis pas gros ? demande-t-il encore.

Vous êtes normal.

Et toi, Hayley Jo ? Tu es grosse ?

Quand elle ne répond pas, il acquiesce.

Tu es sûre que tu ne veux pas une barre ? J'ai des Mars. Des Snickers. Des Milky Ways.

Elle se détourne à nouveau de lui. Il voit l'arrière de sa tête trembler, ses épaules étroites courbées, les os pointus saillants sous son chemisier. Il allonge le bras, ferme la boîte à gants et replace les deux mains sur le volant.

Alors, dit-il. C'est donc ça, hein.

Elles ne renient jamais l'Ana, n'acceptent jamais la nourriture. Il leur accorde toujours une chance – une chance d'être infidèle. De trouver le salut. Mais elles ne le font jamais. Elles sont bien plus fidèles que Pierre ne l'a jamais été.

Tu te souviens quand tu pêchais ? Toi et le gamin, Clay ?

Elle frissonne, se recroqueville davantage, refuse de lui prêter attention. Dire que, quelques semaines plus tôt, elle était sur le point de tout dire à Mary.

Tu n'as jamais dit pourquoi tu avais arrêté. Pourquoi as-tu arrêté de pêcher, Hayjay ?

Sa réaction le surprend. C'est comme si elle venait d'intégrer un nouveau royaume de silence, de réserve. Elle se replie contre la portière, la tête tremblant encore. Elle protège quelque chose.

Il empoigne le volant, ravi. Que dissimule-t-elle, même à Mary ? Que s'apprête-t-il à découvrir ? Que s'est-il passé – entre elle et ce garçon – qu'elle n'a jamais avoué à personne ?

Pourquoi as-tu arrêté de pêcher, Hayjay ?

Ses cheveux sont si courts et si fins qu'il voit le cuir chevelu au travers.

Hayjay ? dit-il doucement. Tu peux me le dire.

La route devant, la poussière derrière, et un oiseau solitaire quelconque suspendu dans les airs, au loin, et mon Dieu, quel paysage désertique. La route, la poussière, les kilomètres, les pierres qui crissent sous ses pneus, il est sûrement en train de rayer sa carrosserie, le monde s'effrite et s'effrite.

Il la sent rentrer loin, toujours plus loin en elle-même. S'il appuie trop fort en cet instant, il risque de ne jamais pouvoir lui faire refaire surface. Mais il ne peut résister. Il ouvre la bouche pour lui dire qu'il n'y a aucune raison de se taire, mais c'est elle qui parle soudain :

Ne m'appellez pas par mon surnom.

Tu préfères Hayley Jo ?

Ne m'appellez pas du tout.

Il a envie de déclamer *Hayjay, Hayley Jo, Hayjay, Hayley Jo* une douzaine de fois. Mais il n'y parvient pas. Cet ordre qu'elle vient de lui donner, pourquoi pourquoi pourquoi, l'en empêche. Il cède au silence et le nuage de morosité qu'il cherchait tant à éloigner l'enveloppe.

Quand il est une femme, les Anas parlent si librement, elles lui confient leurs secrets, leurs rêves et leurs peurs, même les plus petits, tous ces fragments et ces éclats qui, une fois assemblés, dessinent le puzzle de leur vie. Sur les téléviseurs des chambres d'hôtel où il dort, à côté des photos encadrées de Karen Carpenter et de sa mère, il dispose les collages qu'il crée pour chaque Ana : photos, nécrologies qui évoquent à quel point elles seront regrettées, articles de presse mentionnant le tueur de l'autoroute I-90, déclarations de policiers qui promettent de le mettre sous les verrous. Dans les histoires que contiennent ces montages, lui et les Anas seront ensemble pour toujours. C'est quelque chose qu'il façonne. Un héritage. Il sommeille sous le regard de Karen, de sa mère et des Anas, et lorsqu'il s'éveille au beau milieu de la nuit, la lumière faible d'une ville anonyme s'infiltrant à travers les fenêtres, il les voit, sans ses lunettes, pareilles à des idoles protectrices.

Il détient tous ces mondes, et tous sont si partiels et si complets à la fois. À lui de décider lorsqu'un monde touche à sa fin. Il les contient, les tient, et il en a tant, c'est précieux, une vraie res-

ponsabilité. Le monde de cette Ana n'est pas encore complet, il reste des détails qu'elle n'a pas avoués, ni à Mary, ni à personne. Elle les lui dira. Il veut qu'elle sache qu'il se souviendra de tout, qu'il la portera en lui afin que jamais elle ne se fane. Il a dans son esprit la ville de Twisted Tree tout entière, ses rues et ses fenêtres et ses yeux, et ses gens qui se frôlent, qui portent le poids de vies que personne ne connaît. Tout le monde mène une existence inconnue des autres. Il est le meilleur, c'est pour cela qu'il est élu, une douzaine de langues de feu sur lui tout seul. Il aimerait lui demander de dessiner une carte pour l'aider à se souvenir, un pense-bête né de sa propre main. Mais elle refuserait. Il n'a pas besoin de carte, bien sûr. Il visualise déjà tout. Avec Internet, il pourrait aller à Twisted Tree, trouver sa maison, elle est sur Red Medicine Creek Road, avec celle des Mattingly au sud, et Shane Valen encore un peu plus au sud, et les Morrison, les parents de Laura, à quelques kilomètres au nord. Il pourrait identifier les motifs, il sait qu'il le pourrait, il aime l'idée de tous ces détails s'assemblant en un clic, devenant une véritable révélation lorsqu'il trouve leur emplacement.

Il a tout. Toutes les petites pièces. Sauf, pense-t-il, une seule. Il ne sait pas ce que c'est, mais il l'a sentie sur le point d'apparaître quelques instants plus tôt – quelque chose qu'elle n'a jamais dit, à personne. Lorsqu'elle le lui révélera, sa vie sera complète et irréprochable. Elle est si renfermée, si recroquevillée. Pourquoi ne comprennent-elles jamais ? Ce n'est pas le fait de vivre leur vie qui importe, mais ce qu'il en fait, lui.

Il recueille toutes ces existences, les tient entre ses mains, puis les éparpille à nouveau : des petits morceaux sur le Net, des fragments qu'une personne méticuleuse et sensible et assez intelligente pourrait rassembler. Ce n'est pas simplement de l'art, mais des vies complètes et éternelles, aussi impérissables qu'Internet lui-même. Alexander Stoughton réalise quelque chose jamais encore réalisé auparavant.

La poussière envahit ses rétroviseurs. Il aurait peur de freiner, si jamais un camion arrivait à toute vitesse au milieu de ce nuage, il risquerait de leur passer dessus. Devant eux, tandis que le soleil

se couche, l'obscurité se lève. Elle les enveloppera et il finira par arrêter la voiture. Mais pas encore. Il doit profiter du moment, voilà ce qu'il doit faire, rester dans l'instant présent, ils sont enfin réunis après tous ces mois, cette Ana et lui et Mary, tous les trois.

Quand il s'arrêtera et que la voiture deviendra aussi silencieuse qu'un confessionnal, que la lumière rougeoyante du crépuscule brillera à travers le nuage de poussière autour d'eux et qu'ils seront complètement seuls, ensemble, elle lui en dira plus, les derniers détails dont il a besoin, jusqu'à ce qu'il sache que sa vie est complète: peut-être le nom de son cheval, ou le nombre de paillettes sur sa chemise lorsqu'elle apparaissait sous les projecteurs de la piste de rodéo, ou la raison qui l'a poussée à arrêter de pêcher, de petites choses et d'autres plus petites encore, ou peut-être plus grandes, jusqu'à ce qu'il la connaisse mieux, plus intimement que personne. Glorieuse Ana, ressuscitée.

Elle aurait été si parfaite dans cette robe d'été – ses grands yeux au milieu de son visage tendu et aviaire. Dommage qu'il soit obligé d'être si prudent. Mais les gens détestent la vérité. Ils aiment l'Ana sur papier glacé, baignée de lumière. Les os sont la vérité. Les os sont aussi fins que possible. Aussi définitifs. Les bras du Christ, osseux et écartés. Les soldats Lui brisèrent les os. Ils les comptèrent.

Courses

JE SUIS CAISSIÈRE chez Donaldson's Foods depuis plus de dix ans. Je parle de la pluie et du beau temps avec les clients en passant leurs produits devant le lecteur optique : Cheerios ou Toasted Os, Salem ou Marlboro, Coca ou Pepsi, poisson ou viande, margarine ou beurre. Je peux nommer les préférences alimentaires de chaque famille à Twisted Tree – qui choisit la glace à la vanille plutôt qu'au chocolat, qui est assez aventurier pour acheter le parfum butter brickle. Je lis leur résignation dans les hamburgers au fromage, leur désespoir dans les épices. Quand Lorraine Lipking s'était plainte de devoir aller jusqu'à Rapid City, jusqu'au magasin de nourriture orientale, pour trouver son anis étoilé, j'avais failli lui dire : *Eh bien, Lorraine, il y a une base militaire, là-bas. Les aviateurs épousent des Coréennes. Alors c'est logique. Toi, tu habites à Twisted Tree.* Mais j'avais levé la tête et j'avais vu ses yeux, comme deux cailloux bruns humides, et j'avais gardé mon commentaire pour moi. Les rumeurs allaient bientôt confirmer mes soupçons – Bill avait une liaison avec une femme rencontrée lors d'un tournoi de golf. La cuisine chinoise ne faisait pas le poids. Même en primaire, Bill Lipking était trop bien aux yeux de tous, sauf aux siens. Alors personne n'avait été étonné, à part Lorraine. Enfin, elle est tout de même à plaindre.

Ç'aurait dû être un passage en caisse banal : Marge Germaine et ses biscuits Oreo, sa glace aux pépites de chocolat et ses friandises SnoBalls pour les fringales de minuit, quand elle ne trouve pas le sommeil. Orville est mort quelques années plus tôt d'un infarctus que j'avais vu venir de loin, avec toutes les saucisses et le beurre qu'elle achetait en se plaignant de lui sans arrêt. Et